

Une vente impossible

III

I



ÉTAIT dans un petit village des Vosges. J'avais remarqué, un soir, en rentrant à mon auberge, un chariot sous des arbres, à la marge d'un pré, et je m'étais bien promis de venir le dessiner le lendemain. Il me semblait que j'en pourrais faire ensuite une charmante eau-forte. Il y aurait d'abord le chariot avec ses lignes naïves et simples ; l'œil se poserait dessus tout de suite ; puis il y aurait au-dessus de lui le fouillis des branches d'arbres sous lesquelles il était remisé ; il y aurait à côté quatre ou cinq grands troncs de sapins qu'il était allé chercher dans la montagne, et qu'il avait apportés là un à un ; il y aurait comme fond la haie du jardin voisin, avec des pièces de linge qui séchaient dessus. Il n'y a plus qu'à joindre à cela deux ou trois poules qui ont passé par les trous de la haie et font l'école buissonnière, et c'est un tableau complet.

J'aurais voulu déjà être au lendemain matin, et je suivais en idée les lignes et les contours de tous ces objets, calculant déjà mes ombres et mes lumières. Je me donnais ainsi un avant-goût des plaisirs du lendemain.

II

Le lendemain matin, il pleuvait. Pour tuer le temps et tromper mon impatience, je me mis à dessiner la cuisine de l'auberge, puis les gens qui passaient sur le chemin. Mais le cœur n'y était pas, et je retrouvais toujours dans un coin de mon imagination le groupe d'arbres, le chariot et la haie ; j'en étais obsédé.

Enfin, vers midi la pluie cesse ; je pars en courant, mon album sous le bras. C'est singulier ! le coin de mes rêves ne me paraît pas, à beaucoup près, aussi joli que la veille. Est-ce mon imagination qui m'a joué ce tour ? Est-ce la lumière qui est mauvaise ? Est-ce l'éclat de la verdure qui est trop cru après la pluie ? En tout cas, il y a quelque chose qui me déconcerte et dont je ne puis me rendre compte. J'y suis ; le chariot n'est pas tout à fait au plan où il devrait être. Je le voudrais plus rapproché de ce grand arbre du milieu. Les lignes se composeraient mieux, l'ensemble aurait plus d'unité. Je m'approche du chariot, et j'essaye de le mettre au point voulu ; mais il m'est impossible de le faire avancer d'un pouce. Je cherche du secours et je m'avance tout le long de la haie. . . Je tombe à l'improviste au beau milieu d'une vente d'objets mobiliers.

Quelle aubaine ! Il y aura peut-être là quelques vieux bahuts enfumés, quelques vieilles faïences du bon temps, avec des dessins naïfs et des couleurs éclatantes. Je pense tout de suite à ma collection, et j'oublie et le chariot et l'eau-forte. C'est dans le petit verger d'une très modeste cabane que se fait cette vente. Un homme, debout sur une table, s'égosille à crier la mise à prix des objets et les surenchères qui se succèdent lentement. Il prodigue les plaisanteries au gros sel et les clins d'œil pour exciter l'imagination des acheteurs prudents. Assis à une table voisine, un monsieur prend des notes ; c'est le notaire du village, qui fait dans ces occasions office de commissaire-priseur. J'apprends de mes voisins que c'est la vente d'une pauvre vieille femme, morte depuis quelques semaines. Les assistants connaissent, pièce par pièce, tout son pauvre ménage, aussi bien que s'ils en avaient à la main le catalogue imprimé. Elle avait ceci et cela depuis plus de soixante ans ; ce meuble lui était venu d'un héritage, cet autre d'une emplette. Il y avait sur un dressoir deux douzaines d'assiettes toutes neuves qui excitaient bien des convoitises. La défunte les avait achetées, il n'y avait pas plus de cinq ou six ans, à cause des images sans doute, car elle s'était contentée de les regarder et ne s'en était jamais servie. C'étaient de ces horribles faïences avec impressions en noir, où l'on voit le départ du soldat, les exploits du soldat en Crimée, en Italie et en Cochinchine ; les succès du soldat, ses bons mots et finalement son retour au village.

IV

Les paysans se moquèrent ouvertement de ma naïveté, lorsque, dédaignant les assiettes illustrées, je me fis adjuger, à un sou pièce, une douzaine de vieilles assiettes de Guebwiller, qui datent bien d'un siècle. Elles sont uniformément ornées d'un coq fantastique, qui se tient, une patte en l'air, sur un terrain découpé en tricorne de gendarme. Ce coq, bien entendu, est de profil. Il regarde une demi-douzaine de roseaux verts et raides ; derrière lui on aperçoit une petite barrière rustique en forme de dièze. Ces coqs sont uniformes et évidemment copiés sur un même modèle ; seulement la fantaisie ou l'inattention du faïencier anonyme a disposé l'œil de telle sorte que ces animaux, uniformément posés, offrent les physionomies les plus variées et les plus expressives. Les uns sont sérieux, les autres ricanent. Il y en a un qui louche, un autre qui se pâme, deux qui regardent le ciel d'un air béat fort rare chez les coqs, et un autre dont la prunelle obstinément baissée cherche sur le sol ou un grain de mil ou une